



HAL
open science

Virginie Maris, Nature à vendre – les limites des services écosystémiques

Jean-Michel Salles

► **To cite this version:**

Jean-Michel Salles. Virginie Maris, Nature à vendre – les limites des services écosystémiques. Revue d'Etudes en Agriculture et Environnement - Review of agricultural and environmental studies, 2018. hal-01885060

HAL Id: hal-01885060

<https://hal.science/hal-01885060>

Submitted on 8 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Virginie Maris, 2014

Nature à vendre – les limites des services écosystémiques,
Éditions Quae, « Sciences en question », 96 p.

Philosophe formée à l'Université de Montréal, Virginie Maris est chercheur CNRS dans une grande unité de recherche en écologie, le Centre d'écologie fonctionnelle et évolutive (CEFE), après un passage par le Muséum national d'Histoire naturelle (MNHN). Ce parcours atypique convient sans doute bien à une jeune chercheuse à la pensée originale sur un sujet qui a pris une importance croissante, notamment dans les champs de l'agriculture et de l'environnement. Sa thèse qui a fourni la base de sa *Philosophie de la biodiversité – Petite éthique pour une nature en péril*, publiée en 2010 chez Buchet-Chastel, avait déjà argumenté l'idée que le rapport de nos sociétés avec une nature vivante et fonctionnelle est mal appréhendé par un cadre de pensée utilitariste qui ne verrait dans les écosystèmes que la source de services dont la gestion impliquerait la comparaison, la mesure, voire la marchandisation. Le petit ouvrage au titre provocateur qu'elle vient de publier aux Éditions Quae à la suite des conférences données dans le cadre des rencontres « Sciences en question », lui permet de revenir sur ces thèses à partir d'une analyse critique de la notion de « services écosystémiques ».

L'ouvrage est dense, bien écrit et d'une lecture très agréable. Le texte principal commence par une mise en perspective historique de la question des valeurs de la nature ; il définit ensuite la notion de service écosystémique et la questionne ; il analyse ses rapports avec la biodiversité ; puis examine les enjeux et les limites d'une quantification de la nature et de sa marchandisation, pour se conclure par un renversement de perspectives. Ce texte est précédé d'une présentation de l'auteur par Raphaël Larrère, directeur de la collection, et suivi d'une synthèse des discussions qui ont suivi les conférences.

La qualité de la mise en perspective d'une question qui fait couler beaucoup d'encre, et dont la généralité se traduit trop souvent par un manque de rigueur, doit être soulignée. Virginie Maris dresse en quelques pages un tableau large et cohérent qui précise et situe un ensemble de questions qui sous-tendent des interrogations anciennes ravivées par le *Millennium Ecosystem Assessment*. On retrouve la nature harmonieuse chez Platon, la nature hostile après la Chute dans la pensée judéo-chrétienne qui fonderait notre volonté de domination, l'héritage moral de Darwin qui renoue la filiation des êtres vivants. Quelques paragraphes précisent les frontières entre sciences écologiques, écologie politique et éthique environnementale. On appréciera la définition claire et simple de la notion de valeur intrinsèque : « Attribuer une valeur morale à quelqu'un ou à quelque chose, c'est très exactement le reconnaître comme une fin en soi, indépendamment de l'utilité que nous pouvons en tirer. On parle alors de valeur intrinsèque ». Le texte aborde ensuite la discussion sur les limites de l'anthropocentrisme qui domine -

naturellement ? - les sciences sociales, et nous permet de comprendre en quelques lignes la logique des arguments développés par des auteurs parfois peu accessibles aux non-spécialistes, comme Sylvan (1973), Singer (1975) ou Regan (1983) qui ont fondé ce débat. Les perspectives alternatives deviennent ainsi plus claires. Le *biocentrisme* remet en cause la pertinence de limiter la frontière des valeurs morales à la seule espèce humaine, considérant que de multiples espèces du monde animal auquel elle appartient, partagent avec elle la capacité de sentir, de réfléchir, d'élaborer ce qui doit être qualifié de culture. L'*écocentrisme* s'interroge sur la nécessité d'étendre les valeurs intrinsèques à des entités fonctionnelles – écosystèmes – qui sont le niveau d'organisation où a lieu l'évolution. La notion de biodiversité est ainsi introduite comme bannière de la biologie de la conservation. Mais c'est un extrait de la Convention sur la Diversité Biologique qui lui permet de souligner la pluralité des valeurs alors attachées à la biodiversité : valeur intrinsèque et une large pluralité de valeurs instrumentales, depuis son utilité comme facteur de production, jusqu'aux aménités immatérielles liées aux valeurs esthétiques ou culturelles. Cette diversité n'est rappelée que pour souligner son érosion récente et la crainte d'une focalisation sur les seuls avantages économiques. C'est cette réduction que Virginie Maris associe à la notion de « services écosystémiques » que la suite de l'ouvrage lui permet de critiquer de façon précise et systématique.

On ne reprendra pas ici l'ensemble des étapes de cette critique qui part des origines modernes de cette notion à la fin des années 1970, reprend les catégories stabilisées par le *Millenium Ecosystem Assessment* (approvisionnement, régulation, culturels) et en précise la nature : un concept relationnel à l'interface des natures et des sociétés. Les sources ne manquent pas pour alimenter alors la crainte que la notion de services écosystémiques n'ait vocation à déboucher sur une marchandisation de la nature. Contre ce raccourci, elle met alors en avant deux des questions non résolues : l'antagonisme entre la notion de services et le néologisme de « disservices » créé par symétrie pour désigner les situations dans lesquelles la nature est source de contraintes et parfois de nuisances (contre lesquelles les activités humaines se sont développées et ont souvent dû lutter) lorsqu'ils concernent la perception divergente d'un même phénomène (comme la présence de grands prédateurs en zone d'élevage) ; le caractère « contingent » des services écosystémiques dont les sociétés ne bénéficient que si elles se mettent en situation d'en tirer avantage.

La suite de l'analyse met en évidence le caractère normatif de la notion de services écosystémiques et suit la filiation qui va du constat de la dépendance des sociétés vis-à-vis de la biodiversité, aux fonctions des écosystèmes, puis aux services qui en sont retirés. La quantification de la nature et son évaluation économique apparaissent ainsi comme inscrites dans la notion de service ; ce qui conduit l'auteur à revenir sur la

pluralité des notions de valeurs. Elle oppose ici les valeurs utilitaristes qui permettent, comme c'est leur vocation, de fonder un calcul des plaisirs et des peines, aux valeurs intrinsèques, elles-mêmes diverses (vie d'un être sensible, intégrité d'un écosystème...), mais qui ne peuvent déboucher sur des calculs. Cette incommensurabilité des valeurs de la nature est le véritable fondement de sa critique de la notion de services écosystémiques :

Reconnaître la multiplicité des valeurs que les individus et les sociétés accordent au monde naturel, étudier ces valeurs dans toute leur diversité et leur incommensurabilité, développer des espaces d'expression et de prise en compte de ces valeurs sont des éléments cruciaux pour tous ceux qui souhaitent comprendre la crise actuelle et tenter d'y remédier (p. 54).

La dernière section critique les formes, existantes et en développement, de marchandisation de la nature (paiements pour services environnementaux, banques de compensation écologique), en s'appuyant sur la crainte que la logique de certains conservationnistes qui se sont tournés vers l'évaluation économique comme argument en faveur de la conservation de la nature, n'ait au contraire ouvert la voie à une légitimation des destructions.

L'ouvrage se conclut sur une interrogation que l'auteur-philosophe acceptera peut-être de qualifier de métaphysique : devant l'évidence de la crise écologique globalisée, peut-on espérer des solutions d'une réduction des rapports sociétés-nature à une vision utilitariste qui est peut-être une cause de la crise ? Il y aurait bien des choses à répondre à cette question. La première est sans doute de rappeler que l'affirmation que ce qui est dans le problème ne peut pas être dans la solution est une affirmation gratuite à laquelle l'Histoire apporte le plus constant démenti (ce qui ne signifie évidemment pas que le contraire soit vrai). On peut en revanche suggérer que la problématique des relations natures-sociétés se pose à plusieurs niveaux d'organisation. Si la question est de s'interroger sur la viabilité d'une société qui ne verrait dans la nature qu'une source de services, sans se préoccuper de l'évidence que les pressions auxquelles elle la soumet, réduise et condamne son potentiel évolutif et adaptatif, on ne peut que rejoindre la conclusion de Virginie Maris. Mais s'il s'agit de bâtir et d'affiner un outil d'analyse permettant d'éclairer les innombrables décisions qui impactent les écosystèmes, alors les services écosystémiques ont sans doute un rôle important à jouer. Ces deux questions ne sont évidemment pas indépendantes et la pensée sur l'avenir de nos civilisations se nourrit aussi des choix que nous faisons chaque jour. Le sous-titre de l'ouvrage doit ici nous rassurer : il ne s'agit pas de jeter le bébé avec l'eau du bain, mais bien de s'interroger sur les limites de la catégorie des

services écosystémiques. Dans cette perspective, on doit encourager tous ceux qui s'intéressent ou qui devraient s'intéresser à nos relations à la nature, à lire ce petit livre véritablement utile.

Jean-MICHEL SALLES
CNRS, UMR 5474 LAMETA, Montpellier, France
sallesjm@supagro.inra.fr